



**SYLVIE TAUSSIG**  
**DANS LES**  
**PLIS SINUEUX**  
**DES VIEILLES**  
**CAPITALES**

**GALLAARDE ÉDITIONS**

**ROMAN**

Extrait de la publication

**« Le ciel de Paris  
en fut-il ce matin ?  
Et qui complotait ?  
Faut-il que les  
choses d'en bas  
le modifient ? »**

Cela a commencé pendant la nuit et personne ne l'a remarqué : ce furent les premiers éléments. Une sorte de pou dans le mur. Des carrés de mosaïques se sont multipliés sur les façades des bâtiments. Pourquoi un individu s'est astreint à coller de la mosaïque un peu partout dans la ville, nul ne le sait. Et la police désespère.

Claude-Hélène et TERENCE se sont mariés il y a dix ans, avec pour témoins Michèle Barret-Lauze, maître à penser de TERENCE, et Colin, l'homme de théâtre qui a fait partie de l'avant-garde artistique avant de s'exiler de la capitale. Un matin, TERENCE découvre par hasard un mur aveugle et noir qu'il n'a jamais vu, mais que Claude-Hélène connaît bien. Ce mur la replongé dans son passé, d'autant plus que TERENCE s'éloigne peu à peu. A-t-elle jamais réellement su qui il était ?

Peut-être est-il temps pour Claude-Hélène de ressortir ses vieux projets d'intervention artistique urbaine et de les proposer au nouveau maire ? Il rêve de lancer la toute première Nuit blanche, une nuit qui sera un perpétuel crépuscule et déjà une aurore. Mais le jour se lèvera-t-il sur la ville mosaïque ?

Magistrale comédie de mœurs à l'échelle d'une ville, ce roman de Sylvie Tauszig explore les moindres replis des relations humaines, ses impostures et ses rigidités ; elle y invente une œuvre libre, ironique et singulière.

**SYLVIE TAUSSIG**

**DANS LES PLIS SINUEUX  
DES VIEILLES CAPITALES**

**ROMAN**

**GALAADE ÉDITIONS**

**TABLE**

**PRÉFACE**  
**P. 15**

**I**  
**MUR**  
**P.28**

**II**  
**MARCHES**  
**P.238**

**III**  
**GRÈVE**  
**P.613**

**IV**  
**ASILE**  
**P.875**

**V**  
**TEMPLE**  
**P.1060**

**VI**  
**GROTTE**  
**P.1516**

**VII**  
**LA VILLE MOSAÏQUE**  
**P.1646**

**L'AUTEUR**  
**P.1709**

© GALAADE ÉDITIONS, 2012

**ISBN : 978-2-35176-171-7**

**ISBN PDF : 978-2-35176-182-3**

**ISBN E-BOOK : 978-2-35176-181-6**

**PHOTO : © ISABELLE LEVY-LEHMANN**

**COUVERTURE : CRÉATION : SÉBASTIEN**

**ILLUSTRATION : © CCPHOTOART/ARCANGEL IMAGE**

**GALAADE ÉDITIONS**

**43 RUE DES CLOÏS 75018 PARIS | F**

**WWW.GALAADE.COM**

*à A.  
qui ne sera pas d'accord.*

# PRÉFACE

Cela a commencé pendant la nuit : ce furent les premiers éléments, et personne ne l'a remarqué. Ah si !, Fernando, le patron du bistrot, au matin : c'était dans le mur peint en jaune, à côté de la serrure où il glisse sa clef plate pour remonter le rideau de fer. Il s'est dit, Fernando, c'est un truc de la mairie. D'ailleurs cela ne le dérange pas : une sorte de pou dans le mur, avec des pattes rouges – un pou vert – ou bien une pieuvre, ou une sauterelle. Quant à savoir ce que cela signifie. Il a touché la chose : le mortier a pris pendant la nuit. La céramique est de glace. Peut-être un point de repère pour un itinéraire de randonneurs. On verra si *Le Parisien* en parle.

Puis le livreur de bière est passé, et Fernando s'est encore demandé s'il devait l'arracher, mais eu égard au fait qu'il ne sait pas comment l'étrange insecte s'est installé là, il l'a laissé vivre sa vie dans le mur. Les éboueurs, déjà !, il est en retard pour les pou-



belles, c'est que les hommes verts sont en avance, encore un de ces jours où cela va mal faisant suite à ceux où cela va bien. Et les choses glissent, sans importance, quand on vieillit doucement à l'intérieur d'un temps qui ne va ni bien ni mal, avec les nouvelles boissons et les nouvelles normes, entre les nouveaux clients et les anciens qui délavent les nouvelles choses pour qu'elles aient le goût des anciennes, jusqu'à ce qu'insensiblement un atome de nouveau goût s'ajoutant comme les vieilles têtes disparaissent tout se retrouve changé. Et dorénavant tout est neuf, qu'on prend pour de l'ancien et qu'on critique sous de telles couleurs.

Il n'y a guère qu'une pensée que Fernando balaye chaque matin avec les vieux mégots qui vont rejoindre le trottoir – puis ce sera le caniveau, mais il n'y sera pour rien, il s'étonne même qu'à l'heure qu'il se fait il y ait encore un caniveau, parce que la dernière fois que la mairie est passée, elle lui a collé un pévé pour le punir de balancer ses ordures sur le trottoir, puis un second pour le punir d'inciter par là au tabagisme – va savoir comment on taxe de publicité sauvage des cadavres de mégots qui traversent l'espace public pour s'aller échouer aux égouts ? Heureusement que ce ne sont pas les mêmes cocos qui font les amendes poubelle et ceux qui font les

amendes urbanisme, enfin coco, c'est façon de dire, faudrait dire gugusses mais aujourd'hui on peut plus rien dire ni coco goulag ni gugusse matassin, seulement des mots policés. Et le français, Fernando ne l'a pas appris à la communale, alors il ne dit plus rien et balaye sa pensée fugace avec le reste qui se barre à la poussière. De toutes façons ce sont des filles qui mettent les pévés, en uniforme, alors il faut leur mettre des e muets – enfin faut en mettre sans en toucher mot, parce que du mot à la bouche à la main au cul... Vaut mieux éviter de se faire taxer de macho, ou plutôt il faut faire entendre qu'on le serait, mais sans avoir l'air de le dire, comme cela tu as l'air d'avoir l'accent des régions du sud – et ma foi, pour un Portugais! sauf qu'il a eu tout de même passé des années à gommer son accent qui chuinte et que maintenant, signe que les temps sont au neuf, il s'agit dans certains cas, voire il est préférable, de faire chuintier – pourvu que la dame le trouve sympathique et lui enlève le pévé, mais c'est pire parce que la corruption par la sympathie, cela vous aliène le prochain fonctionnaire qui flaire la chose, c'est pire que la corruption par le fric, car cela conduit au pire : harcèlement sexuel, nouveau nom de l'œil doux, alors bon on ne dit plus rien, on paye le pévé.

Depuis que Geslinda est morte, il a désappris de

parler sauf à lui demander pardon de ne pas l'avoir enterrée au pays : il serait rentré avant que Paris ne soit ville à bobos, et tel qu'il est là, et telle qu'elle est, maintenant, la ville de Paris, il faudrait qu'il appelle la mairie parce qu'il y a un pou sur le mur. Autant de raisons de n'en rien dire. Et le pou ne grossira pas, ils l'ont enté, tenace et propre en ordre ; c'est un pou des villes, Fernando l'astiquera à l'occasion parce que avec toute la poussière des immeubles qui passant à la moulinette de la réhabilitation se font ravalier la façade, il lui faut constamment refaire les vitres – sinon son bistrot aurait l'air d'un repère à clandestins, déjà qu'il y a des ouvriers yougos, voire pis que yougos, serbes, ou ce sera le point de rencontre de tous les inspecteurs ès hygiène. Il n'en reste plus beaucoup, dans la rue, des immeubles aussi pourris que le sien, et des fois ce pourrait être une marque qu'on lui met, un pou vert en céramique avec des pattes rouges, pour signaler que c'est un immeuble à détruire, mais si on le détruit, où c'est qu'on fera prendre le café aux travailleurs qui démolissent ? sûrement pas dans le salon de thé chicosse qu'ils vous ont agencé sur la place en bas, ni dans l'espèce de machin à pachas et fatmas avec canapés et fanfreluches où c'est que cela fume du tabac qui vous renvoie des vapeurs de pomme jusque dans

la rue, mais c'est vrai que quand tout sera démonté et remonté, il n'aura plus personne comme travailleur. C'est peut-être alors qu'il sera mort, Fernando. Le pou, il se marrera.

Dans la ville, cela a été le premier pou. Peut-être y cloueront-ils un jour une plaque, ci-gît le premier pou de la ville, le pou de mur jaune qui vient clore la série des poux gratte-à-chair, mais ce ne sera pas avant belle lurette, parce qu'il faudrait qu'on ait rentabilisé la baraque en lui tuant toute sa vétusté, en dératisant les sous-sols, en délézardant les escaliers, en tirant les termites par les vers du nez, en obturant les trou-trous, enfin on n'y est pas – mais y a pas de quoi être optimiste, parce que Fernando vieillit, et avant il chuintait de toutes ses chuintantes, mais ça chahutait quand on lui cherchait des poux, tandis que maintenant il n'est plus question qu'il dégage.

Geslinda est à Bagneux, division D rangée 7 tombe n°733.

Le pou n'a ni la tête ni le teint d'un azulejo. Il n'est pas un message signifiant à Fernando que là, pour lui, c'est fini.

En fait un pou il y en a un autre, à ceci près que c'est plutôt une cerise sur le gâteau. Mais seuls les pigeons l'ont vue ce matin-là, à l'heure où l'aurore qui monte emplit la ville de rumeurs assoupies aux confins de la nuit. Le ciel délicieusement frisquet ne sait pas s'il est rose ou bleu ; les draps de l'aube jaune pâle se désagrègent au soleil dont le disque métallique aimante le cristal de sa cour de nuages. Il n'est de lieu sur terre où l'on soit privé de la naissance du jour, et moins encore au sommet de la butte aux martyrs, et moins encore au plus haut pinacle de l'édifice consacré au salut d'une nation qui aurait oublié son baptême. La police n'y verra pas l'indice que le vandale a agi de nuit ; mais quand on découvrira la cerise, rien ne dira qu'elle date de ce printemps-ci ou de ce printemps-là. Se peut-il qu'elle soit fruit de l'hiver ? Les pigeons ont-ils cassé leur bec sur cette drupe, se laissant duper comme les étourdis étourneaux de Zeuxis au moment d'en pico-

rer le raisin dur ? Le Sacré-Cœur sait qu'il est une neige éternelle qui se salit au gré des poussières du monde d'en bas ; sait-il qu'il est un gâteau blanc vers lequel convergent les touristes avides de sucreries photographiques ? Sait-il que pour être éternel il lui manquait cette cerise céramique ? Sait-il que les pigeons l'ignorant y nichent et y étronnent comme sur n'importe quel édifice ? Ce que pourrait voir un pigeon s'il s'en donnait la peine...

Les habitants d'en bas se moquent des pigeons et de leur guerre de position avec les mouettes immigrées, Paris, dix-huitième arrondissement ; car, si les pigeons ne voyagent plus depuis que l'on trouve tout à la Samaritaine et qu'elle a fermé, les mouettes ont abandonné les bords de mer, lasses de s'y faire goudronner le bec. Ou est-ce leur instinct charognard qui les fait remonter depuis l'estuaire, induit en erreur va savoir pourquoi, sauf que la vieille Samar est morte, haro sur sa dépouille ? En admettant même que dans les années à venir le taux de violence urbaine dût exploser en crime et le taux de pauvreté en décès sur trottoir, y a-t-il une probabilité quelconque que l'édilité ne fasse pas aussitôt son travail et n'envoie pas la voiture-balai, ou la voiture croquemort, ou corbillard de trottoir, futurément dit corbo-trotte, ramasser le cadavre anonyme, quitte à

réduire aussitôt en cendres le pauvre dont on aura su, par avance, qu'il était sans famille ? Le trottoir est propre, la rue nickel. Est-il vraisemblable qu'il y aura du pauvre pour les mouettes à becqueter ? Ou bien c'est qu'il y a plus à rire ici pour elles qu'au bord de l'océan, maintenant que les Fenouillard ont délaissé le surf et se mettent au vert. Entre les dégazages sous pavillon panaméen et les pizzaïolos italo-tuni-siens, nul n'arrive plus par mer, tous par les airs, et finalement c'est du Sacré-Cœur qu'on peut voir les entassements de pauvres par-là en dessous.

Enfin ce jour-là, l'élection du pigeon s'affirme : les mouettes qui avaient fait la nocturne du Bazar de l'Hôtel de Ville n'auront pas su qui a posé la cerise sur le gâteau blanc, et en bas, nul ne l'a vu non plus, et nul ne l'a compris que peu à peu, au fur et à mesure qu'il y en eut bientôt toute une récolte.

Place de l'Alma, en vis-à-vis de la flamme d'or que toute une saison décora de belles fleurs pour la mort d'une princesse, les travaux sont finis. Ils auront duré des mois, un an peut-être, le temps que les tôles ondulées qui protégeaient événements et tranchées fussent bariolées d'affiches politiques, à leur tour taguées de commentaires désobligeants, puis lacérées et enfin apâties par le cocktail détergent des averses et de la pollution ; des voitures les heurtèrent aussi, et elles furent escaladées par tous ceux qui veulent aller de l'autre côté de toute palissade, quand palissade il y a – et là donc il y en eut, qui furent dûment escaladées, quoique faites de tôle ondulée, au demeurant vert vif, et non de bois – et tous les impatients qui, ne supportant pas de devoir faire le tour de la place pour passer par l'autre côté, là où précisément la flamme version Botero accueille les sourires photo-hygiéniques des touristes, ont décidé qu'au contraire ils passeraient par-là et sont ensuite entrés en résipiscence au vu



des trois SDF qui ont mis à profit la procrastination de la réception du chantier, étalé des couvertures et arraché de la tôle ondulée à usage de palissade pour qu'elle ondule dessus le réduit où ils se terrent pour un repos bientôt interrompu par les pas précipités des pigeons qui grattent du bout des griffes la couleur verte de ce toit improvisé ; et ce grattement, qu'ils interprètent, du fond de leur sommeil éthylique, sous le signe de l'hébétude qui tout son confond – klaxons façon circulation, ronron intestin de voitures qui par mille et par cent filent d'est en ouest ou d'ouest en est, par en dessous – et que l'alcool déforme, est griffure d'enfer. Bientôt ils arrachent le toit, leurs croûtes, la terre, quoi est à qui ? Ils n'ont rien à eux, leur corps souffrant est cette greffe qui ente la terre.

Au-dessus, comme les palissades s'attardent où se nichent les travaux, la municipalité a mis en vente de l'espace vertical par où, avant, le vent déboulait de l'avenue du Président-Wilson vers le cours Albert-Ier, et c'est ainsi que l'espace où le vent s'en donnait à cœur joie d'ouest en est est devenu un espace publicitaire : des affiches tournantes déclinent senteurs paradisiaques pour trois cent cinquante euros, corps d'Apollon, nectar en canettes – l'abus vous tue.

Dire que tout ce cirque s'arrête. Les travaux sont terminés, on remballé. Cela commençait à s'agiter dans

le quartier. Il y eut émission de plaintes et paraphes au bas de pétitions. Dernier jour. Même les feux tricolores sont de la fête : ils clignotent orange mouton, le temps que vite fait bien fait, après qu'on a eu rebouché tous les trous et expulsé de leur refuge en tôle, avec force bombes vermifuges, les indésirables fauteurs de grabuge, en fait, le travail était terminé depuis belle lurette, simplement la feuille de fin de chantier, donnée à la signature aux différents bailleurs, mairie, région, État, iceux distincts du commanditaire, patientait dans la file de ses congénères – le goudronnage de la rue Pavée, l'éclairage électrique de la rue Volta, le baptême républicain de la rue Richepanse en rue du Chevalier-de-Saint-George. C'est fou ce qu'un an suffit pour vous en faire un dépotoir à tas de trucs : il a fallu dépêcher en extra le balayeur sénégalais. La politique optimiste de l'orange clignotant étant, à cet endroit, une bévue psychologique, cela vous produit un énorme pataquès de circulation : une escouade de policiers actionne des sifflets stridents. Évitions qu'un accident de surface ne vienne répondre à l'accident des profondeurs – c'était une bien jolie princesse, et bien malheureuse.

On a frôlé le drame : une cycliste venant d'on ne sait où – de l'avenue Marceau, de l'avenue du Président-Wilson, du quai de New-York ? – s'est retrou-

vée à plat ventre sous un camion, enfin le haut de son corps était bien dégagé, par devant, à côté de sa bicyclette réduite en bouillie de ferraille, quand elle s'est rendu compte qu'elle était par terre après qu'un véhicule l'avait eu heurtée par derrière et qu'elle s'était donc envolée dans les airs avant de retomber sur la chaussée, dans la position exacte où elle était encore, immobilisée à plat ventre ; son instinct de survie lui dicta de ne pas bouger d'un cil, le même instinct qui, elle s'en rappelait très nettement, lui avait dicté au cours du vol plané de mettre ses mains devant pour protéger sa tête – et si maintenant elle ne bougeait pas, là, allongée, la tête sur les mains, c'était peut-être aussi que le corps jouissait voluptueusement de cet affalement immobile que la tête lui octroie rarement – il n'y a guère que Jeannine qui, après trente ans de cloche, a le toupet d'allonger sa carcasse difforme au milieu du boulevard Saint-Germain, même qu'elle vous pisse à la rue et où elle fait son pipi elle se couche –, et que la tête le vivait comme une résistance aux paroles de gens attroupés dont elle entendait les conciliabules et exhortations, oui, elle jouissait littéralement de n'en faire qu'à sa tête, d'autant que retournant la tête très lentement, elle vit que son corps était interrompu au niveau de ses fesses, qu'au-delà ses jambes étaient

coupées, broyées, sans doute – elle ne les sentait pas – sous le camion, et elle se dit très limpidement « j’ai perdu mes jambes, dommage », prenant même le temps de s’étonner de pouvoir se le dire sans douleur, ni physique ni mentale, il faisait tellement beau, tellement clair dans le matinal frimas de l’hiver, et ce fut un moment de grâce, avant que la vie déjà n’eût repris le dessus – la police, les pompiers, le chauffard qui n’en était pas un et qui pleurait entre ses mains son inadvertance et surtout les vociférations des propriétaires des cinq voitures, dont une Porsche, qui s’étaient encastrées derrière et bientôt la réalité fut là : elle se releva, contusionnée, ses jambes à elle rendues – illusion d’optique, si elles étaient faufilees sous le camion, entre ses roues ; et elles n’étaient pas hachées, juste endolories. Elle eut un mal de chien à faire remplir les papiers étant donné que, derrière, de la belle auto s’était abîmée – est-ce à ce moment-là que la chose fut faite ? Plus tard, quand la circulation retrouva la fluidité paradoxale que rythme l’alternance du feu tricolore, quand les piétons eurent réinvesti le nouveau passage piéton bitumé là où auparavant des tranchées creusaient le sol, il y eut ce petit tas de mosaïque en forme d’autotamponneuse de foire, bleu roi et vert, avec un soupçon de rouge (pour les phares ?) 25 centimètres sur 32.

C'est une énigme sur laquelle on se casse les dents que de savoir comment et pourquoi un individu s'est astreint, une belle nuit, à faire un petit tas de ciment et à y coller de la mosaïque ordonnée là en cerise, là en pou, là en autotamponneuse. Si le même individu n'a commis que les trois premiers *aliens*, ou s'il est responsable d'autres ensuite, ou si d'autres individus ensuite lui ont piqué l'idée pour piqueter à leur tour des sites urbains. Si l'individu a organisé une équipe en commando. S'il était seul. S'il avait des complices. S'il était un maître et qu'il eût des disciples. Secte ou atelier ?

Une seule évidence : à chaque fois ce seront des formes primaires. Anthropomorphons : là ce sera un œil, là l'embryon d'une main qui s'adjuge des choses ou la signature de l'artiste comme s'emparant de la jungle des villes, là un hiéroglyphe, là le tétragramme, peut-être.

Mais n'anticipons pas sur le moment où des com-

mentateurs auront produit des mètres cubes de commentaires : ce sera trop tard. Pourtant chacun dans sa sphère en produira, de l'artistique pour revendiquer, du judiciaire pour condamner ou amnistier, du politique pour fermer les yeux et passer l'éponge, du scientifique pour trouver les critères d'authentification, du religieux pour vaticiner ; et les autres, populistes, c'est-à-dire neutres, c'est-à-dire sociologiques, « Notons objectivement que... ». Enfin ce sera trop tard pour l'observateur qui explore en quête de nouveautés et s'abstient de commenter dès lors qu'il n'est plus le premier et le seul à le faire. Le plaisir de l'observateur ressemble peut-être à celui de l'artisan discret de ladite cerise sur le gâteau (moins le vertige, moins le danger), rouge sur blanc – est-ce un mystique rappelant le sang de la croix ? un amateur d'opéra qui chantonne l'immaculée rencontre de Parsifal enfant et du neigeux manteau ? un communiste haïssant qu'on ait construit la basilique sur le massacre du peuple ? un situationniste épris de subversion ? un avant-gardiste pour qui ce qui est beau et ne se voit pas est ce qui donne éternellement le sens caché des choses ? Éternellement le geste dépourvu de toute note d'intention serait à commenter, sauf que la cerise sur le gâteau, là où elle était postée comme une gringuenaude céleste, semblait devoir rester invisible pour les siècles

des siècles à moins qu'elle ne soit le haut du panier d'un plus vaste complot. Or on la vit. Mais plus tard. Trop tard ?

Le ciel de Paris en fut-il ce matin-là ? Et qui complottait ? Faut-il que les choses d'en bas le modifient ?

Nul ne suit jamais la progression de ce qui ayant progressé progresse. Cette attaque carrelée n'est pas une lèpre, c'en est tout le contraire : une céramique propre et tout astiquée sur un support parfois mais subsidiairement vétuste. Encore que ! Soyons prudents : la lèpre ne se définit pas en ce qu'elle ronge la peau à faire plaies, purulences et moignons. La lèpre aveugle celui qu'elle frappe ; la lèpre, à l'époque où elle a frappé nos régions laissant son nom au Louvre, a obtenu des populations saines qu'elles préférassent la cécité sociale : elles jetèrent au rebut, dans l'isolement de villages éloignés, exemptés, déshumanisés, les malades à la cliquette dont la voix devenait caverne au fur et à mesure de leur dessiccation.

Aveugles les saints se voyaient des péchés monstrueux qui méritaient la colère divine.

Reconnaît-on une épidémie à ce que les corps excrètent des symptômes morbides ? Ou bien l'épidémie qui se réalise sous les traits de la maladie dans les temps où la maladie est incurable serait-

elle ce que la société qu'elle grève ne sait dénouer ? Change-t-elle de visage d'une époque à l'autre, en fonction de ce que l'époque ne résout pas ? Et aujourd'hui que les maladies sont toujours réductibles à un emboîtement causal sinon curables, qu'est-ce que l'époque ne résout pas que l'épidémie viendrait saisir ? Une épidémie ne renvoie pas à de la morbidité ni à l'atteinte des corps individuels : c'est quelque chose qui se répand comme une traînée de poudre. Telle la rumeur. L'éclosion des fleurs létales aux fusils Lebel de la Grande Guerre en fut aussi, la mort d'une civilisation dans l'extase d'un oxymore enfin réalisé. Et la haine du Juif quelque vingt ans plus tard, par une opération plus diabolique encore, car si l'on peut craindre l'Allemand le frère, comment tuer le Juif sans se tuer soi-même ?

Aujourd'hui où est-ce que l'épidémie attaque à l'aveuglette ? Son nom le dit : épi-démie, dans le peuple elle agit, un peuple entier elle concerne, et un peuple entier veut un soubresaut politique et judiciaire, un Sündenbock dont la laine d'or chargée de fiel sera matériau sacrificiel.

Toute épidémie veut son œdipe, toute épidémie se signale par l'aveuglement des hommes, toute épidémie se révèle à l'instant où, à Colonne, à l'orée du temple, le bouc émissaire dit qui il est. Sinon.



Sinon ce n'est pas une épidémie : sans interprète, elle n'a pas de raison, il y a aveuglement sans que dévoilement s'opère. Et aujourd'hui que les chiennes de garde réclament la parité de chèvres émissaires et que le désert regorge de pétrole et de camps d'entraînement terroristes, faut-il vraiment y envoyer les femmes porteuses du péché de l'occident ?

Ici, maintenant, quelle maladie serait épidémique ? Il n'est pas de maladie biologiquement répertoriée, ou inventoriale, fût-elle atypique, qui rende aveugle : les maladies suscitent de l'hypervigilance. Le luxe des précautions sanitaires, le niveau top technologique des savoirs médicaux, la désignation de causes naturelles avérées, autant qui ôte à la morbidité sa portée anthropologique. Tout au plus telle négligence, valût-elle mort d'hommes, et cela par paquets, provoque le limogeage d'un ministre, la fermeture d'une usine, la condamnation pénale d'un PDG. La volonté de fonder dans le péché des hommes la toxicité des rapports sexuels souleva de beaux tollés. S'il est vrai qu'à l'heure globalisée, une épidémie d'ordre médical est une pandémie, il faudra incriminer l'humanité dans son ensemble, ce qui ne se peut étant donné que *ejus regio cujus religio* et qu'il n'existe pas un péché commun à tous les peuples, pas même le péché originel puisque l'uni-

versalité des hommes qu'il prétend concerner s'arrête, de l'avis des non-chrétiens, aux frontières de la chrétienté. Augustinisme radical – ils sont condamnés, sauf une poignée – lui-même condamné.

L'artiste traque les aveuglements, le philosophe retiré sur quelque hauteur paye de sa disqualification sociale son effort de lucidité. Celui qui se trompe est un vaticinateur, celui qui se trompe paye même prix que Cassandre qui ne se leurra point, mais il paye pour rien. Principe de précaution oblige, d'aucuns vont à la soupe populaire, jusqu'au JT.

Je voudrais ne pas me tromper. J'aimerais tellement me tromper. Aussi le signe que je recompose ici – fût-il une réalité que je redoute – va savoir si je ne le désire pas plutôt pour ne pas être vaticinatrice mais poète.

La réalité dont je parle est à moitié visible, à moitié invisible. Pourtant on la voit. À quoi bon sortir de cette ville dont j'arpente les rues, sûre qu'elles disent encore quelque chose d'essentiel, comme du temps du paysan aragonais regrettant, Passage de l'Opéra, l'odeur bébête de la banlieue et son bonheur couleur fuchsia, comme du temps du passant rilkien qui cherchait dans la mort devenue hospitalière et enfermée entre les quatre murs ripolinés de l'Hôtel-Dieu le symptôme d'une société qui mourrait bientôt

à Verdun, puis à Birkenau, dans une mort hospitalière ? On la voit à Montpellier, à Berlin, à Tokyo, à New York, d'autres que moi l'ont récupérée. Certains s'en veulent les inventeurs, ils m'intenteront peut-être un procès.

À Paris les rues se taisent : les supermarchés homozygotes sont uniformément ouverts, y compris le dimanche – qui se plaindra de ce que des choses inutilement complexes fussent devenues simples –, c'en est fini des petits métiers et des cryptiques galeries d'une mémoire.

Le paysan aragonais n'y trouverait rien. Commenterait-il le fait que le *cardo* Saint-Denis Saint-Jacques tracé du nord abrahamique vers le sud et Compostelle se soit déplacé sur la ligne méridienne scientifiquement conçue par les astronomes, la science chassant la religion ? Demain l'axe sera interdit à la circulation. Déjà les Saint-Jacques sont vendues chez Picard, version surgelée, sans coquille, mais avec corail, au kilo ou à la livre, qui s'appelle cinq cents grammes. Une autre coordonnée, aussi invisible que les églises conquêtes étaient jadis monumentales, organise Paris, celle des longitudes révélée par une installation artistique qui fait la part belle à la science, axe céleste tombé sur terre sous la forme de clous gravés du nom d'Arago, celui-là

même qui a une avenue à marronniers, l'avenue à la surannée pissotière, l'avenue au bord de la prison. Les coquillages de Jacques le saint avaient un goût vénusien, salé, sorti des eaux en peignoir jaune citron, érotique comme BB sur les marches de Capri. La science a-t-elle cette puissance ? Elle a posé des ronds de cuivre comme des crottes de chien, et seul le fil du savoir scientifique les sait relier, plutôt que ces rues saturées de significations humaines. Quel homme suivra-t-il jamais le droit fil de la méridienne que pour aller dormir et rallier le chemin des rêves ?

La ville se déplace insensiblement, dans une mécanique d'orange bleue. La fonte de la calotte glaciaire a donné une tapette à l'axe de l'horloge terraquee : le midi ou minuit plus un demi se positionne sur l'axe La Villette Vaugirard, de l'assommoir du nord à l'échaudoir du sud depuis qu'on a fermé les abattoirs, boucherie, éviscération, étripage, carnage, et à la perpendiculaire la diagonale s'affole de l'asile oriental à la sirène occidentale, de Charenton à Billancourt, à l'ouest, à l'eau, et le troupeau s'accusant de la rage qu'il a mise par le passé à conquérir, vers l'est, vers le sud, vers le nord s'en va se noyer sans qu'il y ait déluge.

Seulement une épidémie mosaïque.

**I  
MUR**

Il y a froid mauvais et mauvaise foi en ce matin d'hiver. Térence est exaspéré. Il a dû remonter à l'appartement ; les travaux l'empêchent de sortir sa voiture. Entre eux fuse, violente, une salve qui n'est plus si rare.

— Évidemment, à la garer toujours là où c'est interdit...  
Un avocat, bien sûr, est au-dessus de la loi.

— Ce qui est au-dessus de la loi, c'est qu'ils commencent à bosser avant sept heures. Il fait nuit.

— Tu préférerais être en été...

— C'est cela : la fenêtre ouverte, poussières et boucan de bulldozers garantis.

Elle n'a rien pour l'adoucir : il va être en retard, il a du travail, il a déjà trop perdu de temps, et il n'a toujours pas le numéro du bon Dieu qui pourra enlever la borne de devant sa voiture. Comment Claude-Hélène se risquerait-elle à lui dire quoi que ce soit pour que la matinée qui a commencé en raidillon se poursuive en grâce ? Il a besoin de sa voiture. Faut-il qu'ils se querellent alors qu'elle n'en disconvient pas ?

— Oui, c'est cela, un enfer. D'ailleurs j'ai dû en rêver. J'ai rêvé d'une sonnerie avec le réveil, et le numéro de l'appel s'est inscrit sur l'écran. 666. Cela ressemblait à une sonnerie de téléphone normal, mais je l'ai bien reconnu.

— La bête, rit Claude-Hélène. C'est Satan qui a bloqué ta voiture. Et si tu en profitais.

— Je suis énervé.

— Tu partirais plus tard.

— Je suis énervé.

— Je t'aime quand tu es énervé.

Et quand il est énervé, il est énervé. Elle vaque à ses choses. La porte claque : il est parti. Il lui laisse une plaine de glace ; le vent siffle à ses oreilles ; elle se sent cet arbre décharné dont on peut voir l'affreux spectacle au haut d'une colline. Pourquoi là un arbre ? Et cette absurdité qu'a eue la graine qui le créa de germer à l'endroit le pire pour la croissance, battu des vents, mais tellement flatteur : on le voit de loin, on s'y repère, il ne se compare à rien, il devient l'Arbre. Il devient but de leurs promenades, quand ils vont chez Colin. Colin est de Claude-Hélène le plus qu'ami ; du plus haut qu'elle remonte dans sa mémoire, au profond de l'enfance, il est là, comme l'arbre sur la crête de la colline. Qu'il pleuve à seaux ou que la canicule écrase la campagne, quand les champs moissonnés attendent l'automne plus infertiles qu'ils ne le seront jamais au cœur dépouillé de l'hiver,